

RENÉ BERTELOOT

**CONTES
ET
NOUVELLES**



TOME 1

ÉDITIONS DE L' A.P.L.O.

Ce premier tome est composé de :

PAIN D'ALOUETTE

RECUEIL DE CONTES
SUR LA MINE



CONTES DU SEPTENTRION

RECUEIL DE CONTES
DE LA RÉGION D'ARTOIS



PAIN D'ALOUETTE

Contes de mineurs



Pain d'alouette.	p 12
Quinze francs le sac.	p 19
Une bonne leçon.	p 31
Sectempe.	p 51
Gagaret.	p 85
La blanche.	p 99
Le délire.	p 111
Ce bon docteur Pluvier.	p 121
Chachales.	p 135

PAIN D'ALOUETTE

Pierrot ouvre brusquement la porte, une porte massive au bas de laquelle il vient de cogner du pied, et le courant d'air fait s'envoler le point-du-jour d'étamine blanche : un coupon-réclame de la coopérative. Sur la table garnie de toile cirée, il pose la miche fraîche et croustillante. Puis il s'assied sur une chaise en bois, en se gardant bien de poser les pieds sur les barres : tout en reprisant des bleus de travail décolorés par des lessives trop insistantes, Adèle le surveille.

Adèle attend que Pierrot demande le croûton. Elle posera alors son ouvrage sur le dossier de la chaise, et

ira prendre au bord de la cave un bocal de confiture. Elle fait elle-même toutes ses confitures pour passer l'hiver. Moins pour gâter Pierrot qui, pourtant, les adore, que pour économiser le beurre (« Où irait-elle à la messe, avec une quinzaine d'ouvrier du jour ? »). La rhubarbe, qui pousse volontiers dans le jardinet, en constitue l'élément de base. Sur le pain, elle fera le simulacre de reculer son doigt à l'appétit de Pierrot ("Tu as encore plus grands yeux que grande panse") pour ne rien gaspiller, et quand elle aura coupé le croûton, après avoir tracé gauchement une croix sur le plat du pain de la pointe du couteau, elle l'évidera de la mie. Puis, elle coulera une cuiller ou deux de confiture au fond, et replacera la mie.

Adèle attend; et le coton, lentement, par patientes aiguillées, s'impose à la vareuse.

Mais Pierrot se tait. Il est trop sage sur sa chaise.

Soudain :

— M'man, puis-je aller chercher papa ?

Adèle comprend maintenant. Elle interroge machinalement le réveille-matin.

— Tu peux. Mais sois sage. Et ne traîne pas les rues!

Pierrot sait qu'il est l'heure de partir à la rencontre de son père. En revenant de la boulangerie, il a

rencontré Antoine, le silicosé, qui tousse les douze mois de l'année à vous fendre le cœur.

Il ne sait pas encore lire l'heure au réveille-matin posé sur la cheminée en grossière imitation de marbre, entre deux statuettes de biscuit : il est encore trop jeune pour le faire. Mais il la lit dans la vie quotidienne, dans les menus détails de chaque jour. Il sait qu'Antoine rentre chez lui avant que la sirène ne se plaigne, et que cette plainte précède de peu le retour du père.

Il a remarqué aussi que la salle de séjour venait d'être fraîchement lavée, que le café frais filtrait lentement dans la cafetière émaillée bleue, embaumant la cuisine de son odeur particulière, que sur la table venait d'être posée une tasse propre, celle du père, jaune clair avec un bouquet de fleurettes, ainsi que la petite bouteille de goutte et le sucrier de faïence, qu'une chaise était avancée, et les pantoufles mises en évidence sous la cuisinière blanche ornée de tulipes rouges.

Pierrot descend dans la cour dallée sur trois rangées de plaques de mâchefer, jusqu'à l'allée du jardin. Il aurait bien envie d'aller explorer la remise, à droite, où le père range ses outils : une manière de rabattu clos de planches de récupération et couvert de tôles ondulées. Il voudrait monter sur le cheval encore poudreux de

sciure roussâtre, mais il n'en aura pas le temps. Et puis : s'il était vu ?

Dans l'allée du jardin bordée de vieilles panes, il hésite un instant. Là, une limace, rouge, gluante ... Il l'a vue, qui quittait les carottes. Pierrot, apeuré, fixe attentivement la limace qui bave son indifférence au pied d'une tuile cassée. Il faut pourtant qu'il passe ... Vivement, il esquisse un crochet, si large qu'il foule une touffe de thym. Puis, il court jusqu'au bout du jardin. "Je suis en retard", se ment-il. Et il se retourne en fermant la petite porte branlante. Le gros lilas à fleurs doubles est tout triste. L'automne ne lui réussit guère, de la pluie perle encore de ses branches raides. Quelques choux fourragers dressent bêtement leurs tiges jaunies : c'est tout ce qui reste dans le potager, avec l'oseille, les épinards, la rhubarbe, et quelques autres plantes.

Le jardin donne sur un autre coron, calme et propre. Pierrot s'y engage et parvient bientôt près du pont qu'il contourne pour accéder à la grand-rue, celle des magasins.

La pâtisserie fait le coin, et il s'émerveille devant sa vitrine. En face de la pâtisserie, se tient le cinéma. Comme c'est jeudi, le grand volet métallique du hall est levé. Il s'enhardit à y pénétrer, tout petit, tout petit, pour

ne pas être pourchassé par les balayeuses. De belles grandes affiches multicolores, avec des têtes énormes, tapissent les murs.

C'est la première fois qu'il s'aventure aussi loin ...

Pierrot traverse le rond-point où subsistent des traces des éventaires des marchands forains qui tiennent là leur marché le jour de la quinzaine. Il s'appuie à la grille d'entrée dont la peinture se gerce, sous la pancarte : "Entrée interdite à toute personne étrangère au service".

A pareille heure, la cour est très animée. Des tombereaux de schlamm boueux avec quelques rondins jetés par-dessus quittent la bascule. Les charroyeurs se hâtent qui voudraient faire un dernière voyage avant la fermeture de la fosse. Un cheval poussif tire une rame de berlines de matériel, vers le fond du carreau, près des chevalets. Un employé en blouse de vichy sort des bureaux, une chemise sous le bras. Un groupe d'ouvriers anonymes sous la poussière de leur visage, se dirigent vers les douches, pressés et las. Derrière la lampisterie, une grue massive hoche régulièrement sa benne : deux courbettes sans assurance, et une rapide plongée. Des ouvriers, maintenant, se pressent à la sortie, tenant presque tous une bicyclette à la main. Passant devant la

loge du marqueur, ils lui crient leur numéro, puis s'éparpillent. ...

Benoît et Robert sortent ensemble. Ils travaillent tous deux au parc à bois, et sont presque voisins. Ils discutent vivement, mais Pierrot ne comprend rien à ces mots inconnus qui reviennent si souvent dans leur conversation.

Pierrot les laisse quitter le rond-point, puis les suit discrètement. Son cœur bat très fort. La joie lui donne des couleurs.

Brusquement, il saute sur le dos de son père, serrant son cou de ses menottes, et l'embrasse. Benoît rit d'avoir été surpris, et Robert se retourne.

— Tiens, il est là, ton brigand! On voit bien que c'est jeudi !

— Mon bradé !, rigole le père, mon Cartouche! Comme tes mains sont froides ...

Benoît a le visage gris de poussière, mais Pierrot l'embrasse de bon coeur. Il sent toute l'odeur de la mine et du travail : odeur faite de sueur, d'huile, de bois aux diverses essences, dont sont imprégnés les vêtements du manœuvre.

Tout en cheminant, l'enfant raconte ce qui s'est passé au logis dans la journée, et ne fait grâce d'aucun

détail. Il est assez embarrassé pour expliquer comment Blanc-Bec, le chien, en est arrivé à vouloir le mordre.

— En voilà une sale bête ! Je vais lui donner du bâton en rentrant... Et Pierrot finit par avouer.

Pendant que Benoît boit lentement son café, Pierrot va vers sa musette, une vieille musette de toile kaki cent fois reprise que le père a posée au coin du fourneau, près de la charbonnière.

Il en retire une raccource et le bidon de tôle bosselé.

— Laisse ça ! gronde Adèle ; tu vas te salir...

Mais Pierrot fait la sourde oreille.

Benoît pose sa tasse sur la table.

— Où est Pierrot ?

Pierrot ? Le voici qui s'approche, tendant à son père la mallette de toile bleue.

— Tiens ! Donne-la moi, la mallette ... A-t-il été sage, au moins ?

Personne ne répond.

Etre sage, à son âge ... Ce serait mentir. D'ailleurs, le jeudi est-il fait pour que les enfants soient sages ?

— Je t'avais rapporté du pain d'alouette, reprend Benoît, mais comme je sais que tu ne l'aimes pas ...

Et Pierrot mord à pleines dents dans le pain sec et

gris que le couteau économe d'Adèle a griffé d'axonge, ce pain auquel la mine a donné son goût, un goût d'aventure et de mystère pour un enfant de six ans.

Avril 1955

QUINZE FRANCS LE SAC

Gérard traça, du gros orteil, de vagues arabesques dans la croûte limoneuse longeant la rigole d'écoulement. De l'ondée de la veille, il ne restait que le pointillé des flaques noirâtres ponctuant la route cabossée, et un peu de fraîcheur dans les potagers alignés comme autant de rations de survie derrière chaque demeure. Les plantes, humides, séchaient leurs verts avivés entre les allées d'ocre luisant.

Sur plus de deux cents mètres, le coron rangeait la lèpre grise de ses maisons semblables, de chaque côté des trottoirs faits des mêmes pavés gris. Les arbres chétifs, au passage du vent, bruissaient de leurs ramures anémiées.

Gérard effaça les arabesques, s'approcha de la porte aux planches rugueuses et inégales, limitant la cour de terre battue, et plaça les mains en porte-voix :

— Stanis !

Un chien noir aboya.

— Stanis !

La porte vitrée de la cuisine s'entrouvrit puis se referma. Enfin, s'ouvrit de nouveau. Stanis apparut tenant un croûton chargé de confiture, tandis qu'une corpulente mère de famille, s'emparant d'un balai pendu au mur près des bottes d'oignons, recommandait avec un fort accent slave :

— Ne va pas loin ... Ne rentre pas tard ...

Pependiculaire au coron, la route principale enjambait la voie ferrée des mines.

Les deux gamins y accédèrent en escaladant les dix mètres de remblai. En haut, Stanis cessa de lécher son croûton et le tendit à Gérard :

— Tiens ! T'en veux ?

S'il en voulait ! Il lorgnait le pain chargé de gelée rosâtre, avec une insistance particulière. Sa mère absente, seul un reste de bouillie lui avait tenu lieu de déjeuner. A douze ans, l'estomac ne se fait pas faute de manifester sa présence à l'heure du repas. Sur le coup, la bouillie avait fait cesser les tiraillements. Mais à présent, ils repre-

naient de plus belle. Gérard avait fouillé placards et tiroirs sans dénicher la moindre nourriture. Malgré que, pour cette raison, il s'exposât à une sévère correction (or, son père ne tenait jamais sa grosse ceinture de cuir du côté de la boucle), il avait arraché quelques carottes dans le potager, et les avait mangées goulûment. Puis il avait pensé à Stanis, qui manquait d'appétit mais ne sortait jamais sans emporter une tartine .

Il engloutit si rapidement le pain que Stanis en demeura bouche bée.

— T'as pas mangé, c'midi ?

— Non ! ma mère était encore partie !...

Et cet **encore** résumait les tiraillements d'estomac passés et à venir, la tristesse du logis sans mère et sans pain ...

La route, aux reflets bleutés du goudron sous le soleil, hésitait une cinquantaine de mètres, puis se divisait au « Rendez-vous des Colombophiles », également débit de tabac.

Les deux enfants collèrent leur frimousse à la fenêtre, devant les paquets de cigarettes étalés en zigzag.

— T'as des sous ?

— Un p'tit peu.

— Moi, pas grand-chose ...

Ils vidèrent leurs poches, et après dix minutes de commune recherche, réunirent assez de menue monnaie pour acheter un paquet d' « Élégantes ».

— Tu y vas, Stanis ?

— Non! Vas-y, toi ...

— T'as la frousse ? Grand bêta !

Gérard assembla la ferraille dans sa paume, en vérifia le compte, se passa la manche sous le nez en un va-et-vient rapide puis, décidé, tourna la poignée.

— On va au « terrain » ? fit-il en sortant.

Aller au « terrain », un paquet de cigarettes en poche, constituait pour eux la grande aventure, leur procurait l'ivresse d'une liberté nouvelle.

Ils prirent à gauche, et cheminèrent gaie-ment. Bientôt ils aperçurent le directeur d'école, promenant son chien en boitillant, et enroulant autour de la main la chaîne de son sifflet. Son tic amusait fort les écoliers. Quand le directeur arriva à leur hauteur, ils le saluèrent avec une politesse exagérée, Gérard surtout. Il ne tenait pas à ce qu'il se souvînt de son peu d'assiduité. Ils se sentirent plus à l'aise ensuite. Un chemin de terre, encaissé, leur fraya un passage entre les aubépines et les ronces jusqu'au « terrain ».

Gérard s'assura qu'on ne pouvait les voir, sortit les « Élégantes », et tous deux allumèrent. Ils se sentaient chez eux.

Le « terrain » casait ses trois hectares d'herbe sèche et de ferraille, entre les champs de betteraves et les terrils fumants. Quoiqu'il fût défendu d'y pénétrer, quelques retraités y venaient de temps en temps y faire brouter une bique osseuse. D'autres y choisissaient des pissenlits et des liserons qu'ils entassaient dans un sac de jute, pour les lapins. Enfin, quelques autres en ramenaient parfois de lourdes bottes de lamiers en fleurs qu'ils hachaient menu pour en gaver leurs oisons.

Gérard et Stanis allèrent droit à la « baraque ».

Dissimulée derrière un tas de tôles rouillées, elle s'adossait à un faible talus. Gérard l'avait construite avec de vieux matériaux abandonnés. Le seul confort, à l'intérieur, se limitait à un banc assez bas, grossièrement assemblé. Quelques gamelles à peine hors d'usage avaient dû servir à quelque mystérieuse tambouille chauffée sur un feu de bois dont il restait des cendres dans un coin.

— Fais comme chez toi : assieds-toi !

Stanis obéit, émerveillé. Pourtant, il ne s'y trouvait pas à l'aise. Il s'y dégageait une

forte odeur de moisi, de rouille; et d'autres, indéfinissables.

— Tu y viens souvent, Gérard ?

— Oui, j'y viens souvent. ..A chaque fois que ...

Il se tut brusquement, comme s'il allait dire une bêtise. Puis reprit, tout son être redressé dans une subite fierté :

— A chaque fois que j'en ai envie, tiens !

Une goutte tinta sur le toit, puis une deuxième. Le vent s'éleva, secouant les planches.

— On est bien, ici, reprit Gérard. J'y suis mieux qu'à la maison ...

— mieux que chez tes parents ?

— Oh, oui! Bien sûr, tu ne peux pas comprendre! Nous n'avons pas la même vie, tous les deux. Il y a mes frères et sœurs, qui ne me laissent jamais tranquille. Mon père, qui ne s'occupe pas de nous. Et puis ma mère ...

— Ta mère ?

— Elle part tous les jours. Chez des parents, ou des amis. Elle quand elle rentre, tard, elle ne nous donne pas à manger.

— Il y a bien du pain ... Tu peux te servir !

— Oh! Ne crois pas ça ! Elle part avec la clé du buffet.

Un éclair fouetta le ciel. Stanis prit peur.

— Il va faire orage. Je vais partir... Tu viens maintenant ?

— Dépêche-toi, sinon tu seras trempé avant d'arriver chez toi. Moi, je reste ici. Je suis bien. Qu'est-ce que j'irais faire chez moi ?

— Tu vas à l'école, demain ?

— Sais pas ...

— Alors, on se verra dimanche ...

Et il disparut dans le sentier étroit.

Gérard s'allongea sur le banc. Il savourait sa solitude. Puis il pensa au grand Geo. Geo lui avait dit :

— Pour un sac de gaillettes, la mère Wingles te donne quinze francs. Au bout de quelque temps, tu pourras en ramasser plusieurs sacs dans ta journée ...

Et Geo avait sorti de sa poche une pincée de pièces de cent sous.

Cela l'avait fait réfléchir. Ce petit commerce le tentait. Il n'en parlerait pas à ses parents, et disposerait ainsi d'un peu d'argent de poche. Voyons, qu'achèterait-il ? Un couteau à plusieurs lames... Et puis de quoi manger... Et même du chocolat. Et des cigarettes ... Et puis ...

— Quinze francs le sac! murmurait-il rêveusement.

Si, par chance, il pouvait trouver de grosses gaillettes, le sac serait vite plein.

C'était entendu. Demain, il monterait au terril. Un sac ? Où en trouver un ? Le sac à pommes de terre que son père avait omis de rendre à Vagraux. Il faudrait le préparer le soir et le rouler pour pouvoir l'emporter plus facilement.

— Quinze francs le sac ! répétait-il, les yeux fermés.

Ce fut la petite Chantal qui, par ses pleurs, réveilla la maisonnée. Gérard se passa la main sur les yeux, et comprit qu'il faisait déjà grand jour. Léonce, qui partageait son lit, grogna avec humeur. Dans le lit voisin, Martine dormait à poings fermés. Il se coula hors des couvertures, pour ne pas s'exposer aux foudres fraternelles, et s'habilla d'autant plus vite qu'il n'avait que très peu de vêtements. Encore heureux que Germaine, la voisine, lui eût fait la charité d'une culotte taillée dans un vieux pantalon de coutil de son mari. Et il . rit, tout seul, à la pensée d'avoir failli s'exhiber les fesses au vent.

Au bruit de casseroles venu d'en-bas, il devina que sa mère était levée.

— Je lui dirai que je vais à l'école, et je me rendrai au terril.

Il avait pensé à son projet toute la nuit pour retenir cette solution la moins risquée, faire l'école buissonnière.

Il descendit l'escalier en s'efforçant de n'en pas faire gémir les marches. Pour la réussite de son plan, il devait se garder de provoquer la mauvaise humeur de sa mère :

— B'jour, m'man !

Toute occupée à la préparation d'un biberon, elle ne lui répondit pas. D'ailleurs, il n'entraît guère dans ses habitudes de se livrer à d'affectueuses démonstrations.

Il se lava sommairement à l'évier encombré de vaisselle, but une gorgée d'eau et s'empara d'un morceau de pain beurré, vestige du repas vespéral des parents, toujours pris à part.

— M'man ! J'avais à l'école aujourd'hui ! Delphine, surprise, sortit de son mutisme.

— Tiens ! En quel honneur ? Monsieur a peur d'être puni ?

Fixant « L'Armistice signé dans un wagon » accroché au-dessus de la porte d'entrée, ce qui était sa façon de réfléchir :

— Tu peux y aller, consentit-elle. Je n'ai pas besoin de toi, aujourd'hui. De crainte qu'elle ne changeât d'avis, Gérard sortit de suite.

Il n'emporta aucun cahier, aucun cartable. Il fréquentait si peu l'école qu'il ignorait où se trouvaient ses livres d'études et ses fournitures. Passant près de la buanderie, qui servait d'atelier au père, il prit le sac préparé la veille, le glissa sous son blouson, et s'en fut.

C'était l'heure où seuls les bons élèves, redoutant d'arriver en retard, prennent le chemin de l'école. Il fit un grand détour pour ne pas les rencontrer, et se retrouva

bientôt sur le grand sentier conduisant au « terrain ». Il obliqua vers la gauche, quand les betteraves succèdent aux aubépines et aux églantiers. A cent mètres de là, le crassier obstruait l'horizon de sa pyramide noire et fumante. Autour d'elle, la terre demeurait inculte. Noire et dure, elle était devenue stérile. Quelques pieds d'ar-moise, émergeant d'entre les grosses pierres, y crois-saient à grand peine.

Le jeu des bennes se croisant à mi-chemin sur l'un des flancs du terril l'amusa un moment. Il s'arrêta, pour mieux en observer la montée et la descente, s'attachant à découvrir quelque retard dans leur rencontre. La benne vide disparaissant derrière un églantier, la pleine alors au sommet vidait sa tonne de déblais dans un épais nuage de poussière grisâtre.

Gérard reprit sa marche. Lorsqu'il se trouva face à la pyramide, sa hauteur l'impressionna. Il se sentit tout petit, tout petit. D'un regard circulaire, il s'assura que personne ne rôdait dans les environs, sortit le sac de dessous son blouson, et entreprit l'ascension.

La montée lui sembla rude, et au fur et à mesure qu'il s'élevait les difficultés augmentaient. Les pierres, instables, le faisaient trébucher. Le sol lui paraissait plus chaud. Cette chaleur l'enveloppait tout entier. Son odeur, âcre, lui irritait les narines. C'est alors qu'il ramassa la première gaillette, minuscule, arrondie ainsi qu'un galet.

Pour lire la suite, achetez les CONTES ET NOUVELLES Tome I, en version papier, ou en version numérique..

Merci de votre intérêt pour notre Association.

L'A.P.L.O.